

NANINE CHARBONNEL

Homo Viator ou les dix métaphores de la marche

Si marcher c'est vivre, comme nous l'assurent les vendeurs d'articles de sport ou de randonnées exotiques, et comme le ressentent également manifestants et militants, c'est bien aussi que, depuis vingt-cinq siècles, dans tous les textes des grandes traditions humaines, vivre c'est marcher.

1. La marche et la vie

Je voudrais retourner sur mes pas : Marche ! Marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non : il faut marcher, il faut courir ; telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche ! Marche !

Et Bossuet d'ajouter, en ce *Sermon pour le jour de Pâques* : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux »...

Mais la métaphore de la marche est bien loin d'être aussi simple qu'elle y paraît. Un banal catalogue par thèmes est impossible : par le « même » motif du chemin ou de l'allure, profondément différents sont les sentiments ou les exhortations exprimés. Il faudra donc se résoudre, dans l'analyse qui mimera son objet, à revenir sur ses pas quand on aura avancé dans une direction – heureux sera-t-on si, au lecteur, l'on a fait pressentir une étoile.

D'abord donc, la finitude dans son horreur : la vie humaine va vers la mort. La métaphore prend ici appui sur une profonde identité, celle de la temporalité : que l'on marche ou que l'on vive, on vieillit. L'expressivité, chez Bossuet, est brutale : qu'on le veuille ou non, on est obligé d'avancer vers le précipice. Cette tragique marche forcée (au double sens de l'expression : contrainte et accélérée), c'est notre vie, fût-elle la plus admirable. Le chemin dit ici le trajet de l'existence, de la naissance jusqu'à la mort. Personne ne peut s'arrêter, et personne ne peut choisir. Autant, alors, accepter la dure condition du migrant, envisager son voyage comme s'il était organisé par une Volonté qui veut notre bien. Ainsi, à la même époque que Bossuet, et pour dire un amour que celui-ci a d'ailleurs tout autant chanté, la célèbre mystique Mme Guyon :

« Allez donc sans savoir où et à l'aveugle, comme un enfant qu'on mène par des chemins qu'il ne connaît pas et qu'il ne cherche point à connaître. Il se laisse mener sans faire réflexion s'il se confie à sa mère ou ne s'y confie pas. Il est porté de ses bras ; il ne discerne pas même ce que c'est que chemin, s'il est bon ou mauvais, si on l'égaré ou non. Il ne sait où ce chemin le conduira, et ne s'en informe pas même ; il n'a pas d'autre volonté que celle de sa mère, ni d'autres pas que les siens. Il ne s'imagine pas que sa mère

l'aille jeter dans un précipice ; il ne songe qu'à la caresser et la laisse faire de soi ce qu'elle veut¹. » Voir en une dérélition une tendresse, transformer l'abandon du Petit Poucet en un abandon dans les bras de Dieu : pour apaiser l'angoisse humaine, c'est Dieu qui doit marcher à notre place.

Mais n'y a-t-il pas une autre façon de voir grand, et plus laïquement ? Le vrai marcheur, c'est bien souvent, chez les modernes, une divinité qui ne se dit pas telle, l'humanité.

2. La caravane humaine

*La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde*².

Les seules haltes de l'humanité sont, pour Théophile Gautier, les cimetières où les vieillards trouvent le repos. Marche collective, forcée elle aussi, qui n'a rien d'héroïque. Les grands auteurs du XIX^e siècle seront plutôt ceux qui exalteront l'avancée de l'humanité vers l'avenir radieux du savoir et du progrès.

On ouvre le Littré : « La marche du siècle : le progrès que chaque siècle fait spontanément dans les voies de la civilisation. » On feuillette Lamar-tine :

« C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit.
Esprit saint ! conduis-les, comme un autre Moïse,
Par des chemins de paix à la terre promise³ ! »

On se rappelle Hugo et sa *Légende des siècles*. Or voici que chez certains la « marche » obligée de l'homme individuel de son enfance jusqu'à sa vieillesse se transpose dans une prétendue science au sujet de la civilisation : « La loi fondamentale qui régit la marche naturelle de la civilisation prescrit rigoureusement tous les états successifs par lesquels l'espèce humaine est assujettie à passer dans son développement général. [...] En termes plus précis, aucun des degrés intermédiaires qu'elle fixe ne peut être franchi, et aucun pas rétrograde véritable ne peut être fait. Seulement, la marche de la civilisation est modifiable, en plus ou en moins, dans sa vitesse [...] ». Il ne s'agit donc plus simplement, par la métaphore de la marche de l'humanité, de nous manifester le fait de la solidarité entre les

1. Mme Guyon, *Lettres spiri-tuelles*, Cologne, 1717, 4 volumes, vol. 3, lettre XCV, p. 274; cité par Yvan Loskoutoff, *La Sainte et la Fée*, Genève, Droz, 1987, p. 98.
2. Théophile Gautier, « La Caravane », in *Poésies diverses* (1830).
3. Lamartine, *Jocelyn*, (1836), 8^e époque.
4. Auguste Comte, *Plan des travaux nécessaires pour réorganiser la société* (1822).

génération, et la nécessité des transmissions : voici qu'on veut nous faire croire, encore une fois, que toute marche sait où elle va. Parce que l'existence d'un individu présente un développement organique dont on connaît le sens, et que cette existence a toujours été comparée à une marche, voici que la « civilisation », elle aussi, on croit savoir vers quoi elle marche.

De cette pseudo-science, revenons plutôt à la morale qui s'avoue comme telle.

3. Le choix d'Hercule

[C'est Socrate qui parle :] *Hésiode dit quelque part : « Il est facile de se livrer au vice et d'accumuler les méfaits. La route est unie, et non loin du voyageur. Mais les dieux ont voulu que le chemin de la vertu fût baigné de sueur. C'est un étroit sentier, âpre, pénible, raboteux ; mais une fois parvenu au sommet, il devient aussi aisé qu'il fut difficile à son entrée. »*

Et Socrate de rappeler cette petite histoire : « Le philosophe Prodicos, dans son livre sur Hercule, exprime sur la vertu des idées analogues [...]. Il raconte qu'Hercule, au moment où il sortait de l'enfance pour entrer dans la puberté, âge où les jeunes gens sont déjà en possession d'eux-mêmes, et laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice, se retira dans la solitude et s'assit hésitant encore sur la route qu'il allait choisir. Alors lui apparurent deux femmes, d'une taille majestueuse. L'une était noble et chaste, parée de sa pureté naturelle, l'extérieur modeste, les yeux pleins de retenue, les vêtements d'une éclatante blancheur. L'autre, [...] le visage fardé [...], cherchait par son maintien à paraître plus droite qu'elle ne l'était naturellement [...]. [Celle-ci] accourut près du jeune homme et lui dit : « Hercule, je vois que tu es incertain de la route que tu dois suivre. Si tu veux m'accepter pour amie, je te mènerai par le chemin le plus riant et le plus facile, tu goûteras tous les plaisirs et tu vivras exempt de peines. [...] Mes amis m'appellent le Bonheur, et mes ennemis, pour me rendre odieuse, me nomment le Vice⁵. » »

Bien avant l'époque de Socrate, les pythagoriciens avaient fait de la lettre Y l'image de la vie. Ainsi, *sur le chemin de la vie* (qui va vers la mort), voici que prend place une *croisée de deux routes : celle qui va vers le bien, celle qui va vers le mal* ! L'illogisme est complet, bien que compréhensible, puisque la métaphore veut insister sur le fait que le choix est à faire dès la jeunesse. La bifurcation des marcheurs entre deux voies, celle

5. Xénophon, *Entretiens mémorables*, I, II, ch. 1.

du Vice et celle de la Vertu, est un des thèmes essentiels de toutes les écoles morales, spirituelles, religieuses, de l'Antiquité grecque au christianisme médiéval, des romans d'initiation aux livres de classe de la III^e République. Les Évangiles le proclament aussi, ajoutant le motif célèbre de la porte étroite : « Entrez par la porte étroite. Car large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui le prennent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent⁶. » Sophie, des *Malheurs de Sophie*, en rêvera même... La voilà qui objecte à son bon ange qui veut la mener dans le jardin du bien : « Mais, dit Sophie, le chemin pour y aller est raboteux, plein de pierres, tandis que l'autre est couvert d'un sable fin, doux aux pieds. – Oui, dit l'ange, mais le chemin raboteux te mènera dans un jardin de délices⁷. »

N'y aurait-il pas là enchevêtrement avec une autre tradition métaphorique, qui indique au marcheur la bonne voie comme étant celle du milieu, du juste milieu entre les deux précipices de l'excès ? Ici le choix ne se fait plus entre les deux branches du Y, mais entre trois : le bien est représenté par une voie moyenne, une *via media* qu'on peut s'imaginer facile entre deux maux contraires. Le terme latin *mediocritas*, qu'il faudrait traduire par « juste mesure », a incité trop souvent à croire qu'il s'agissait de la montagne à vaches, pour ne pas dire du marais des compromis. En fait, Aristote y avait insisté : ce n'est pas le sentier à mi-pente, lequel n'ose pas les aventures, mais bien le chemin de crête, plus ou moins facile, plus ou moins heureux, seul itinéraire pourtant aux sommets qu'est toute vie éthique.

Il n'empêche : c'est le choix entre *deux* routes qui est resté le grand motif symbolique de l'Occident. Tout le monde s'est accordé qu'il faut choisir la bonne route, mais le problème est de savoir la reconnaître. Hercule à la croisée des chemins hésitait entre deux femmes dont une le trompait : comment savoir laquelle ? Et comment connaître la route avant que de s'y être engagé ? Par définition, la métaphore ne se soucie pas de logique, elle qui va chercher ailleurs pour mieux nous parler d'ici. Elle ne veut pas décrire ; elle plaide, elle exhorte.

6. Évangile selon Matthieu, 7,13.
7. Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie* (1864), ch. XVI.

4. Pas à pas

Il est encore une chose qu'il faut que vous sachiez [...], c'est que l'esprit humain marche toujours pas à pas ; [...] en sorte que nulle vérité n'est plus difficile à comprendre qu'une autre, quand on sait bien tout ce qui est

avant. Il n'y a d'inintelligible pour nous que ce qui est trop loin de ce que nous savons déjà; mais il n'y a pas plus de distance entre la vérité la plus sublime des sciences et celle qui la précède immédiatement, qu'entre l'idée la plus simple et celle qui la suit, comme dans les nombres il n'y a pas plus loin de 99 à 100 que de 1 à 2.[...] Il n'y a donc pas de science qui soit par elle-même plus obscure qu'aucune autre : tout dépend de l'ordre que l'on sait y mettre pour éviter les trop grandes enjambées, si je puis m'exprimer ainsi ⁸.

Voilà qui ne se veut plus du tout éthique, mais scientifique ! Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy croit pouvoir ainsi, en 1804, mettre l'esprit au pas. Voilà bien la nouvelle espérance : c'est la vérité qui est au bout du chemin, et l'intelligence est censée n'être qu'une randonneuse patiente.

Il faut dire que déjà, dès Platon, le Bien et le Vrai s'étaient confondus. Aussi était-ce la vie intellectuelle autant que morale, qu'on avait voulu régenter en en prescrivant les démarches. Mais depuis Descartes surtout, la métaphore de la marche était devenue un idéal de méthode de *connaissance*. « Comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement, et d'user de tant de circonspection en toutes choses, que, si je n'avançais que fort peu, je me garderais bien, au moins, de tomber ⁹. » Ici Descartes garde encore la figure du marcheur prudent. « Toutes les vérités se suivent l'une l'autre et sont réciproquement tenues ensemble par un lien. Tout le secret consiste en cela seulement de commencer par les premières et par les plus simples et de s'avancer ensuite peu à peu et comme par degrés jusqu'aux plus éloignées et aux plus composées ¹⁰. » Ainsi tout le « secret » serait dans la gradation, le bon itinéraire, la justesse du point de départ, l'habile enchaînement des pas ?

Mais qui a jamais vraiment *pensé* pas à pas ? Le grand Ampère ne se fera pas faute de répliquer aux illusions de Destutt : « Un autre écueil de l'instruction consiste à n'offrir à celui dont on veut former l'entendement, que les rapports les plus faciles à saisir, en rétablissant entre le principe et la conséquence toutes les vérités intermédiaires.[...] Il est avantageux sans doute, quand on est parvenu à un résultat, de rétablir les intermédiaires que le génie avait franchis; c'est alors qu'on s'assure de ne s'être point égaré. [...] Mais, quoi qu'on en dise, cette marche lente et gênée ne fut jamais celle des inventeurs. Un enfant à qui l'on aurait enseigné [ainsi] les éléments des mathématiques [...], comment pourrait-il jamais faire ces pas immenses qui ont immortalisé les Newton, les Euler, les Lagrange, et apercevoir de nouveaux rapports entre des idées si éloignées que nul ne les a encore liées par

8. Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie*, 1^{re} partie, (1804), Paris, 3^e éd., 1817, pp. 13-14.
9. Descartes, *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison*, 1637.
10. Descartes, *Recherche de la Vérité*, Pléiade, p. 901.

la perception de ces rapports ? Si le propre du génie est de franchir à cet égard d'immenses intervalles, n'est-ce pas l'étouffer que de ne lui permettre de passer jamais d'une idée qu'à l'idée la plus voisine ¹¹ ? »

Et même pour l'enseignement le plus primaire, il faut bien constater que depuis deux siècles, dans la pensée européenne de l'école, deux « évidences » se sont affrontées : la marche « naturelle » de l'esprit est d'aller du particulier au général, la marche « naturelle » de l'esprit est d'aller du général au particulier... Il est piquant que les batailles ont fait rage (et ne sont pas terminées) pour « prouver » où était le lieu du meilleur point de départ. Comme si le sympathique slogan « Il faut marcher du simple au complexe », sous ses apparences de doctrine scientifique, ne diffusait rien d'autre que fausse clarté ¹².

5. Le premier pas

Le cardinal de Polignac, parlant du miracle de saint Denis, appuyait beaucoup sur ce qu'il y a deux lieues de Paris à Saint-Denis : « Monseigneur, dit une femme d'esprit, il n'y a que le premier pas qui coûte ¹⁴. »

Salutaire façon de se moquer des maximes qui prêchent le courage là où il n'a que faire. Mais, précisément, on s'aperçoit qu'il est impossible de dissocier, dans l'usage de la métaphore de la marche, les conseils moraux, les directives intellectuelles, les sentiments existentiels. Témoin l'impossibilité de répondre vraiment à la question : *Qu'est-ce que la bonne route ?*

Tout marcheur (francophone) sait qu'une route peut être bonne, sans être la bonne route. Dans le premier cas, on la considère en soi, dans son état bitumineux, et on s'enchant de la fouler, sans égard pour le pays traversé. Dans le second, elle n'a de qualité que par rapport à l'endroit où elle conduit : encore faut-il savoir le but. Ajoutons à cela que dans un cas comme dans l'autre, on peut ou non *faire* bonne route, c'est-à-dire n'avoir pas de fâcheux incidents propres au voyage, indépendamment et de l'état du chemin et de la direction choisie.

Prendre la bonne route, est-ce alors prendre la route droite ? Mais entend-on par là le tracé géographique (tout droit, c'est-à-dire sans virages), ou le comportement du voyageur (tout droit, c'est-à-dire sans changer de route, mais aussi en « marchant droit », voire en « filant droit ») ? C'est que la rectitude est aussi bien la droiture, et s'oppose aux déviations autant qu'aux déviations. L'homme n'est pas seulement sur la

11. A. M. Ampère, « Coup d'œil sur la marche de l'esprit humain dans les nations et les individus », mémoire de l'an XII, dans *Philosophie des deux* Ampère, 2^e éd., 1866, p. 460.

12. Ainsi pour la première thèse, Rousseau, ou Alfred Binet, *Les Idées modernes sur les enfants*, 1909 (« On suit [...] la marche la plus facile, la plus normale, celle qui monte du particulier au général », Flammarion, 1973, p. 141). Pour la deuxième thèse, Descartes, Comenius, Herbart. Les choses se compliquent encore si l'on fait intervenir le couple abstrait/concret. 13. Condillac, *Art d'écrire*, II, 10 (cité par Littré).

route, il acquiert les qualités du chemin. Or le chemin lui-même est qualifié comme un humain...

La Voie royale était, dans l'Antiquité égyptienne et judéo-romaine, la grande route plate et droite, directe et en basalte, empruntée par les princes : elle permet en effet d'éviter les fatigues des détours et l'insécurité des sentiers. Mais l'usage symbolique de la notion de voie royale est bien, dès le début, lié à l'éthique : « Je supplie qu'il me soit permis de traverser ton pays. Nous ne nous écarterons ni dans les champs, ni dans les vignes, nous ne boirons pas de l'eau des puits ; nous marcherons par la voie royale jusqu'à ce que nous soyons passés hors de vos terres ¹⁴. » La route est comme une glissière qui permet aux soldats d'Israël de ne pas dévier, de ne pas succomber aux tentations. Aller droit son chemin est d'autant plus facile, croit-on, que le chemin est droit.

Or il n'est même pas sûr que la bonne route soit toujours droite. Sans détour, sans virages, sans arrêts ? Mais la déviation peut être un bon moyen d'éviter les obstacles. Le chemin des écoliers, qui a cette caractéristique de ne pas passer par l'école, n'est-il pas celui qui donne les meilleurs souvenirs ? Le vagabondage et la flânerie sont privilèges de marcheurs : « Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais.[...] Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ¹⁵. »

Les gens sérieux pourront nous objecter qu'ici le voyage n'est pas métaphorique, et que lorsqu'il s'agit au contraire de « la Voie, la Vérité, la Vie », il faut regarder le but en face.

Pourtant, Platon même affirmait qu'il n'est possible d'aller à la vérité que « par de grands détours ». La logique de l'inverse a d'ailleurs tôt fait de s'installer ici : plus difficile serait le chemin, plus belle la récompense à l'arrivée. Sans compter les adeptes du labyrinthe, qui louent la ruse et les errances.

Errer, précisément, est-ce une erreur ? Il semble bien que personne, s'il souhaite flâner, n'aime s'égarer. Se perdre, n'est-ce pas le plus grand malheur, et aussi, dans les ambivalences de ce pronominal, la plus grande

14. *La Bible*, Nombres, 12, 2.

15. J.-J. Rousseau, *Émile*, (1762), I, V, Garnier-Flammarion, 1966, p. 540.

faute ? Mettre en garde la jeunesse contre les égarements, c'est le souci de tous les maîtres spirituels ; bien « orienter » professionnellement est même devenu un métier dans nos sociétés. Et pourtant, toute une pensée de la formation spirituelle ne consiste-t-elle pas à affirmer, non seulement que les erreurs peuvent être réparées, mais bien que les erreurs (et parfois : elles seules) sont fécondes ? On sait l'importance à ce sujet des *romans d'apprentissage*, tels le *Wilhelm Meister* de Goethe, à propos duquel son auteur affirmait : « L'homme peut [...] se jeter dans une fausse voie, s'avancer vers un faux but, sans savoir comment il y est conduit. [...] Si de temps à autre, pendant qu'il s'égaré, un rayon de lumière lui vient, il éprouve alors un regret qui touche au désespoir, et cependant il continue à se laisser entraîner, et ne résiste qu'à demi au courant qui l'emporte. [...] Et cependant il peut se faire que cette fausse direction le conduise à un état moral d'une valeur inappréciable ; c'est là ce qui, dans *Wilhelm Meister*, se laisse pressentir, ce qui se dit même distinctement par ces mots : "Tu me sembles être comme Saül, qui sortit pour aller à la recherche des ânesses de son père, et trouva un royaume ¹⁶." »

Alors, tout peut se revendiquer, les raccourcis comme les détours. « Fais le tour », s'entend intimer un personnage d'Ibsen ¹⁷. Mais quel plaisir aussi, quel devoir parfois, de couper court, à travers champs, à travers bois. Plus besoin même de croire que la droite route est celle de droite ; la bonne route est ailleurs. N'est-elle pas toute où je suis ?

6. Chacun son rythme ?

Voilà mon chemin ; et vous, où est le vôtre ? C'est ce que je réponds à ceux qui me demandent le chemin. Le chemin en effet, n'existe pas ¹⁸.

Zarathoustra, on le constatera, parle tout autrement que le jeune Nietzsche. Et c'est en lui que se reconnaissent tous les tenants de la modernité. Celle-ci peut se définir en effet par la grande revendication du caractère « propre », et comment mieux la dire que par la différence des démarches ?

Certes déjà tous les mystiques avaient affirmé, par exemple Thérèse d'Avila dans son *Chemin de la perfection* (1583) : « Dieu ne conduit pas toutes les âmes par un même chemin. Celui qui croit marcher par la voie la plus basse est peut-être le plus élevé aux yeux du Seigneur ¹⁹. » L'inversion faisait rêver, pariant sur un autre déchiffrement de la souffrance quotidienne.

16. Goethe, *Journal*, 1780-1786, cité par Xavier Marmier, *Études sur Goethe* (1835), pp. 28-29.
17. Ibsen, *Peer Gynt*, (1867), acte II.
18. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 3^e p., *De l'esprit de pesanteur*, § 2.
19. Ch. XVII.

Résignation ou espérance, chacun « doit marcher avec joie dans le chemin par lequel le Seigneur le conduit ²⁰ ». Accepter son destin propre, c'était donc consentir au choix que faisait Dieu pour nous.

Voici qu'au contraire personne ne nous attend plus nulle part, et que pourtant s'élève plus forte que jamais l'exigence du « propre ». Loin que cela implique l'amour par une Providence attentionnée, la revendication du *chemin propre* s'arc-boute alors sur la croyance à des dons innés : la nature se fait, aux XIX^e et XX^e siècles, physiologique et d'autant plus implacable. La maxime « A chacun son chemin » s'accommode souvent d'une croyance que les destins sont tracés par avance, et que la liberté est surtout le fait de les découvrir. On a soutenu abondamment, lors de ces deux derniers siècles, que le sexe, le tempérament, voire la classe et la race prédestinaient par nature à des trajets séparés, la marche de la vie, en nous, étant celle des seuls corps...

Certes, la longue plainte contre la mise au pas cadencé est émouvante, aussi forte que celle contre le moule unique. Elle refuse les scandales de l'oppression : « Comment proportionner l'instruction au développement graduel de chaque élève, lorsqu'il faut qu'ils cheminent tous du même pas, comme des soldats en ordre de bataille ²¹ ? » Comme tout recours à la divine différence, l'imprécation est indispensable pour dénoncer l'unification factice, mais dangereuse si elle hypostasie les inégalités. Ce n'est pas parce que la marche physique fait partie de nos vies, que l'inégalité de nos pas serait la loi de nos chemins intellectuels et spirituels.

Toujours est-il que le corps est bien ce qui nous appartient le plus, et qu'il est plus facile, avec lui, de proclamer ce refus de l'aliénation. Rousseau, s'il devient dès le romantisme le patron de la marche à pied, c'est bien qu'il promeut celle du promeneur *solitaire*. Pouvoir choisir son chemin propre, c'est chez lui l'exact équivalent du refus de toute altérité. « Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon.[...] Et, ne dépendant que de moi-même je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir²². » Si « les piétons sont toujours gais, légers, et contents de tout²³ », c'est bien qu'ils sont, chez Rousseau, l'emblème suprême du *faire ce que je veux*, foncièrement assimilé au *ne dépendre de personne*. La vraie jouissance, pour l'homme de la modernité, devient celle-ci : non pas pèleriner vers un but (ce serait encore aller où autrui nous envoie), mais être soi, n'être que soi, à chaque instant. Le meilleur, l'unique compagnon devient ainsi notre propre corps et, suprême inversion, c'est lui qui nous guide. Alors la marche physique n'est plus du tout métaphore, et de la vie éthique, mais emblème,

20. Ch. XVII.
21. F.-M.-L. Naville, *De l'Éducation publique considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation, et les besoins actuels de la France*, Paris, 1832, p. 105.
22. J.-J. Rousseau, *Émile*, I. V, éd. citée, p. 540.
23. *Ibid.*

réalisation accomplie de la morale nouvelle, celle de l'alliance du corps et du cœur. Voilà que le sacré se niche pour chacun dans le déroulement jouissif de ses enjambées.

Quand ce n'est pas à la plante des pieds... On ne comprendrait rien à l'exaltation rousseauiste de la marche *pieds nus* si l'on n'y saisissait pas, masqué par l'apparent souci d'utilité ou de naturel, le désir ultime du refus de toute altérité, de tout intermédiaire. « Pourquoi faut-il que mon élève soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf ? Quel mal y aurait-il que la sienne *propre* pût au besoin lui servir de semelle ? Il est clair qu'en cette partie la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien, et peut souvent beaucoup nuire. Éveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouvèrent plus tôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avait su marcher nu-pieds, qui sait si Genève n'eût point été prise²⁴ ? » Jusque à ces extrémités marcheuses, avoir la sienne *propre*.

7. Aller tout seul ?

Nous reviendrons, pour terminer, aux histoires de chaussures. Il nous faut rester d'abord à ce point si important : oui ou non, marche-t-on seul dans la vie ? Même quand on va à reculons, on a un guide dans l'existence ; du moins c'est ce que, le plus souvent, nous disent les textes sur la métaphore de la marche.

Certes, nul autre ne peut marcher à notre place, et le geste d'avancer le pied est toujours compris comme ce qui n'engage que nous. De plus, contrairement à ce qu'implique la métaphore de la course, le marcheur peut être tout seul à faire son activité, et il semble dégagé de tout esprit de concurrence. Pas de rivalité dans l'univers de la marche : *la seule activité physique, sans doute, ne donnant lieu à nulle compétition ?* C'est peut-être pourquoi, au propre comme au figuré, elle séduit tant tous ceux qui vivent ordinairement dans un monde qui, à l'inverse, ne connaît que la concurrence.

Mais il n'empêche qu'aucune marche, fût-elle solitaire, ne peut se dispenser de penser à autrui. Parfois pour le craindre : il y a de mauvaises rencontres sur les chemins de la vie. Le plus souvent pour apprendre les buts et les moyens, l'orientation et la direction. L'expérience spatiale la plus redoutée, c'est de ne plus savoir où l'on est, où l'on en est. Se sentir perdu, désorienté, égaré : qui a vécu ne serait-ce qu'une fois ce douloureux

24. J.-J. Rousseau, *Émile*, I. II, p. 176.

sentiment fait tout pour ne pas le renouveler. Il lui faut des guides et des cartes. La marche dans la forêt, la marche dans le désert, la marche dans la nuit, disent depuis l'Antiquité la souffrance de l'isolement, la peur du chancellement.

La meilleure méthode alors serait le guidage. Mais venir en aide, est-ce seulement renseigner sur une direction ? Est-ce remettre sur le bon chemin ou bien faire un détour pour accompagner l'égaré ? Est-ce marcher côte à côte, redonner courage, parler de l'avenir autant que du présent ? Est-ce aller jusqu'à porter le fatigué ? Certes Kant ne parle pas d'un blessé, lorsqu'il affirme : « On ne doit pas le *porter*, mais le *guider*, si l'on veut qu'il soit à l'avenir capable de marcher de lui-même²⁵. » C'est que l'injonction métaphorique en effet conseille sur les sentiments qu'il faut avoir, tantôt sur le chemin moral (et il est bon de porter plus faible que soi), tantôt sur le chemin intellectuel (et il n'est pas bon, alors, de faire les pas à la place de l'autre). Dans la vie, et spécialement dans l'éducation, le moral et l'intellectuel se mêlant toujours, on conçoit combien difficile est l'application desdits conseils.

Et forts aussi sont les malentendus sur les compagnonnages. Tout guide rêve de montrer sa science en abrégant les parcours, en facilitant les passages. La promesse souvent revient : « Choisi pour vous servir de guide dans cette route semée de fleurs, je vous aiderai à les cueillir. L'expérience qu'a pu me procurer l'application constante de toute ma vie à leur culture me mettra du moins en état de vous abrégier le chemin très long que j'ai été obligé de faire pour m'y introduire et de le débarrasser en partie des ronces et des épines qui se trouvent à l'entrée de toutes les études, et qui m'ont piqué plus d'une fois. En recommençant avec vous la carrière que j'ai déjà parcourue, j'essaierai de vous la rendre plus agréable et plus facile que je ne l'ai trouvée²⁶. » Ici encore, il y a confusion des voyages. Aimer est souhaitable si c'est le chemin de l'existence que l'on partage (comment alors pourtant être revenu sur ses pas pour le refaire ?), mais ce n'est pas l'essentiel si l'intention est que l'autre devienne plus intelligent. Du coup, on ne peut dire les choses qu'en dynamitant la métaphore : « La tâche du maître n'est donc pas d'écarter les difficultés de la route, mais seulement de les disposer d'une façon méthodique et graduée. *Il ne s'agit pas d'abrégier le chemin, car c'est le chemin qui est en quelque sorte la fin qu'on se propose*²⁷. »

Voilà pourquoi les maîtres, en toutes disciplines, peuvent, si étonnant que cela paraisse aux spontanéistes du tendon d'Achille, être rapprochés de celui-qui-apprend-à-marcher à celui-qui-sait-marcher-sans-avoir-

25. Kant, *Annonce du programme des leçons durant le semestre d'hiver 1765-1766*, trad., Vrin, 1973, p. 68.
26. J.-C. Dubois Fontanelle, *Cours de Belles Lettres*, 1813, t. I, p. 27, Leçons préliminaires.
27. Michel Bréal, *Quelques mots sur l'Instruction publique en France* (1870), 5^e éd. 1886, p. 164. C'est nous qui soulignons.

jamais-appris-à-marcher... Le jeune professeur Nietzsche le disait fort haut dans sa conférence de Bâle sur les établissements d'enseignement : « Tous ceux dont les efforts sont sérieux doivent éprouver ici la même impression que celui qui à l'âge adulte, par exemple comme soldat, est forcé d'apprendre à marcher, alors que jusque-là il n'était qu'un grossier dilettante et un empirique de la marche. Ce sont des mois pénibles : on craint que les fibres ne se rompent, on perd tout espoir d'exécuter jamais commodément et facilement les mouvements et positions du pied que l'on a appris artificiellement et consciemment : on voit avec terreur comme on est grossier et maladroit à mettre un pied devant l'autre et l'on craint d'avoir désappris toute espèce de marche et de ne jamais apprendre la bonne. Et soudain l'on s'aperçoit que les mouvements artificiellement étudiés sont devenus une nouvelle habitude et une seconde nature et que l'assurance et la force qu'avait autrefois le pas reviennent renforcées et même accompagnées d'une certaine grâce : on sait alors comme il est difficile de marcher et l'on peut se gausser de l'empirique grossier comme du dilettante de la marche avec ses gestes "élégants". Nos écrivains que l'on dit "élégants" n'ont jamais, comme leur style le montre, appris à marcher : et dans nos gymnases²⁸ on n'apprend pas [...] à marcher²⁹. »

8. Courage

Julien s'était endormi. Sa petite tête reposait confiante sur l'épaule d'André ; le frère aîné, de son mieux, protégeait l'enfant contre la fraîcheur de la nuit, et il écoutait sa respiration tranquille : ce bruit léger troublait seul le silence qui les enveloppait.

André, malgré lui, sentit une grande tristesse lui monter au cœur.

– Réussirons-nous jamais à arriver en France ? se disait-il. Quelquefois les brouillards dans la montagne durent plusieurs jours. Qu'allons-nous devenir si celui-ci tarde à se dissiper ?

Une fatigue extrême s'était emparée de lui [...]. Ainsi le découragement l'envahissait. Mais alors un cher souvenir s'éleva en son cœur et vint à son aide [...]. Et il se sentit honteux de son découragement.

– Enfant que je suis, s'écria-t-il, est-ce que la vie n'est pas faite tout entière d'obstacles à vaincre ? Comment donc enseignerai-je à mon petit Julien à devenir courageux, si moi-même je ne sais pas me conduire en homme ?

28. Au sens de lycées.

29. Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* (1872), 2^e conf., trad., Gallimard, 1973, pp. 64-65.

Réconforté par ce souvenir plus puissant que tous les obstacles, priant l'âme de son père de leur venir en aide dans ce voyage vers la patrie perdue, il sut mettre à attendre le même courage qu'il avait mis à agir ³⁰.

Et c'est le livre lui-même qui énonce au petit lecteur la métaphore : « Enfants, la vie entière pourrait être comparée à un voyage où l'on rencontre sans cesse des difficultés nouvelles³¹. » Appeler au courage et autres vertus, c'est bien – on y revient toujours – une fonction essentielle de la métaphore de la vie comme marche. Toutes les grandes images de la spiritualité excellent à toucher les cœurs ; mais la marche en particulier, parce que l'homme y affronte directement les éléments naturels. A la différence de celui qui s'enveloppe de l'habitable d'une voiture, d'un train, d'un avion, le marcheur est fragile. Nulle protection contre la pluie, le froid, le soleil. Ce pourquoi il lui faut, allégorie du vivant, faire preuve d'opiniâtreté, de ténacité.

Courage de persévérer, mais aussi, toujours, de commencer. Et en morale, contrairement à la logique, chaque pas, du moins quand il est difficile à faire, est alors considéré comme un premier. Ce n'est plus la gradation liée, l'enchaînement égal des enjambées, mais bien l'héroïque décision de soulever encore le pied, de refuser l'immobilité, une toujours nouvelle fois.

On ne saurait passer sous silence l'attendrissant et exaspérant *Pilgrim's Progress* (1678), peu connu en France, mais l'un des livres les plus populaires dans tous les pays protestants. Il s'inscrivait déjà lui-même dans la longue tradition des Voyages allégoriques de l'âme, repris de Virgile surtout aux XIII^e et XIV^e siècles, mais il constitue un véritable roman, prenant au propre toutes les expressions métaphoriques de la Bible. Le héros, Christian [Chrétien], n'a pas du tout envie de partir, son fardeau sur le dos dont personne ne peut le débarrasser, et de se diriger, comme le lui a indiqué un bon guide, vers une porte étroite. L'étroitesse de la porte ou du chemin, tant affirmée par toutes les sagesse, serait-elle l'expression d'un masochisme moral ? Nous avons vu que choisir le Bien pouvait être doux. N'est-ce pas plutôt la façon de dire, dans le langage de la spatialité, les rapports à autrui, et ce qu'il faut de force morale pour ne pas suivre les influences dominantes ? La voie étroite n'est peut-être dite telle que pour exprimer ce fait : il y a peu de monde à avoir le courage d'avancer seul, où que ce soit.

Dès lors on comprendrait aussi les étonnantes variations de valeur de la métaphore de la *Voie royale*. Tantôt celle-ci est désirée, tantôt elle est refusée : Euclide est fier de répondre au roi Ptolémée Sôter : « Il n'y a pas de

30. G. Bruno, *Le Tour de la France par deux enfants, livre de lecture courante*, (1877), 139^e édition, conforme aux nouveaux programmes officiels de morale et d'instruction civique, cours moyen, Eugène Belin, 1886, pp. 22-23.
31. *Ibid.*, p. 22.

voie royale vers la géométrie. » C'est que dans ce dernier cas, elle serait coupe-file des privilégiés. Si « voie royale » signifie « voie réservée », la république du savoir doit l'abolir. Elle veut l'accès de tous, la grand-route des cortèges, l'esplanade des manifestations. Mais si la route doit être large parce que ouverte à tous, elle peut en même temps être montueuse et demander effort à chacun de ces tous... Et être en dépit de cela, à cause de cela, voie royale de leur progression.

9. Ambiguïtés

Il est temps maintenant de faire une incursion dans le territoire du méta-discours.

« Nous nous représentons les partis et les personnes comme marchant sur un même chemin, avançant ou retardant plus ou moins les uns sur les autres. En politique, il faut bon gré mal gré qu'on diffère du plus au moins, qu'on soit plus ou moins *avancé* ou plus ou moins *réactionnaire* ³². » Et le logicien de dénoncer à juste titre : « Nous avons un penchant naturel à disposer en série linéaire les objets dont nous nous occupons, à ranger coûte que coûte la diversité qualitative sur une échelle graduée ³³. » Gabriel Marcel aussi, dans l'Avant-propos de son livre *Homo Viator*, lequel proposait de reprendre, en dehors d'une foi religieuse, l'idée que la condition humaine est itinérante : « En parlant [...] de condition itinérante, on s'expose à une objection fondamentale : on encourt en effet le reproche de céder au mirage d'une imagination spatialisante dont la pensée n'est que trop facilement dupe. Quelle portée faut-il attribuer à une telle accusation ? En un certain sens, elle est sûrement fondée. Reste à savoir si, lorsque nous cherchons à penser notre vie, nous pouvons jamais nous affranchir tout à fait d'un mode de figuration spatial ou quasi-spatial ³⁴. » Et Gabriel Marcel de conclure : « L'idée de voyage [...] présente [...] l'incalculable avantage de rassembler en soi des déterminations qui appartiennent à la fois au temps et à l'espace », ce qui permet au penseur de proposer une « métaphysique de l'Espérance ».

Métaphysique et métaphorique partent peut-être un peu vite main dans la main. Il faudrait séjourner au pays des expectatives, et récapituler combien de rôles différents on veut faire jouer à la métaphore. Elle ne peut en même temps conseiller des pratiques et représenter des réalités. Or les différents points de vue ne cessent de s'amalgamer, créant les richesses de la

32. Edmond Goblot, *La Logique des jugements de valeurs*, 1927, p. 28.

33. *Ibid.*

34. Gabriel Marcel, *Homo Viator. Prolegomènes à une métaphysique de l'Espérance*, 1944, p. 8.

tradition, mais aussi les dangers des approximations. On aurait tort de vouloir y chercher des théories exactes (comme d'ailleurs aussi de mépriser ce qui apparaîtrait comme poésie désuète) : chaque énoncé a son but et son intérêt. Il faut accepter que, dans la métaphore, le chemin soit toujours propre s'il symbolise la temporalité de l'existence ou encore l'individualité de l'effort, mais qu'il soit toujours partagé s'il exprime l'aide ou l'émulation. A un même moment, le père et le fils peuvent être dits cheminer côte à côte, si on les imagine sur les chemins de la découverte, et l'un précéder l'autre, si l'on se plaît à les camper sur la route de leur temporalité physique, ou encore si le premier est présenté comme un maître (et ce pourrait être aussi le plus jeune qui précède). Ce qui compte toujours – et cela sous la forme de la poésie le plus sublime ou bien de l'édification le plus fade – ce sont les incitations, non les explications.

Quand elle se prend pour une preuve, la métaphore peut cependant servir à ridiculiser l'adversaire. Que répliquer à celui qui lance : faire redoubler un élève, c'est agir « comme si l'on voulait contraindre un individu qui ne peut faire que quatre kilomètres à l'heure à en faire huit, lui laissant la faculté de recommencer après un premier essai, en revenant au point de départ ³⁵ ! »

10. Sans boiter

*Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.*

[...]

*Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours [...]*³⁶.

Certes, comme celle de Rousseau, la marche de Péguy est bien réelle. Mais elle veut s'accomplir sur tous les plans, et la façon même dont il en a parlé a donné à un pèlerinage bien localisé ses lettres de noblesse. Péguy va vers un but admirable, il entraîne des compagnons, il choisit la bonne voie et accomplit sa vie. Pourtant, il est tout sauf un bien-pensant : son allure et son allant sont l'humilité même. L'homme n'est un marcheur, le marcheur n'est un homme que dans ce dénuement.

Toute marche, fût-elle triomphale, et à la différence de tous les autres voyages, ce sont d'abord ces simples « mouvements et appuis successifs des jambes et des pieds ». Le triomphe, ou non, ne résulte jamais que de l'ajout

35. *Journal des instituteurs*, n° 44, 1874, p. 718, cité par Pierre Giolitto, *Histoire de l'enseignement primaire au XIX^e siècle, L'Organisation pédagogique*, Nathan, 1983, p. 87.
36. Charles Péguy, « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres », Paris, 1913.

d'une utilisation appropriée des mains, pas des pieds. Or l'on sait bien que c'est un des moyens de définir l'humanité, cette possession de jambes. De là à croire qu'elle est la base de la métaphysique ? « La réalité, c'est deux jambes, la seule chose qui vous appartienne en propre ; la réalité c'est de la terre sous vos pieds, la seule chose dont on soit à peu près sûr qu'elle ne doive jamais nous manquer ³⁷. »

Faut-il donc chuter avec des histoires de chaussures ? L'être humain a cette particularité, en effet, de ne pas aller, sauf exception rousseauiste, pieds nus, du moins très longtemps. Autant se discute s'il peut *apprendre* à marcher, autant il est sûr qu'il lui faut choisir ses chaussures. Elles n'ont pourtant guère eu les honneurs des penseurs. La pantoufle de vair, voilà pour la danse ; les bottes de sept lieues, pour la course. Mais avec quoi marchera-t-on ?

Seul Hermès aux chevilles ailées nous inspire-t-il ? Alain : « Je dis à celui qui se lance dans le dangereux métier de penser : “Reprends tout élan ; retourne au commencement de notre esprit. Chausse la sandale grecque. ³⁸” »

Mais le même Alain sait aussi que le corps et l'esprit, ne sont pas vraiment choses identiques. Même si les deux jambes ne sont pas bien solides, la joie peut n'être pas ôtée. La claudication a ses charmes, peut-être ses privilèges. « Il n'est que le boiteux pour bien voir. »

37. Charles-Ferdinand Ramuz, *Découverte du monde*.

38. Alain, *Propos sur l'Éducation* (1932), PUF, 12^e éd., 1965, p. 152.

Nanine Charbonnel est professeur de philosophie à l'université de Strasbourg II. Elle y anime le Centre de Recherche sur les Métaphores et les Modèles (CREMMO). Derniers ouvrages publiés : *Les Aventures de la métaphore*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1991, et *Philosophie du modèle*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993.